

Honnête homme, homme d'État

par Charles Morazé *

Fouchet aura été un des hommes plus éclairés de sa génération ; un homme au sens classique du terme comme en voulait former l'élite secondaire français tant qu'il avait son excellent modèle de formation. Mais s'il fut « bon élève » ; mais savait les plus profondes racines. De la culture et de l'histoire il savait tout ; il pouvait alors savoir à vingt ans. C'est un grand lecteur ? C'est vraisemblablement que, devenu adulte, il ne se sentait pas un homme de bibliothèque qu'en certaines occasions pour préparer des conférences d'histoire ou de littérature. Par une étonnante mémoire, il pouvait citer par cœur des pages de « auteurs » de France, mais aussi de l'étranger dont il maniait parfaitement la langue, celle d'une gouvernante qui vivait avec affectueux respect hors du commun. La littérature n'était pas familière ; sa connaissance de l'anglais lui ouvrait de larges horizons au-delà de l'idiotisme national. Il put ainsi faire preuve d'une érudition méticuleuse dans une conférence qu'il consacra à Shakespeare et à la culture qu'en pose l'identification. L'histoire, il en connaissait avec une précision faite de dates et de textes, et il écrivait, article par article, maints ouvrages de toutes époques ; il connaissait l'histoire diplomatique. Cette culture lui était venue d'une préparation aux concours du quai d'Orsay ; eût fait de lui un de nos plus grands diplomates, si les circonstances n'avaient offert de réaliser une autre vocation. Sa grande culture, demeurée généralement soupçonnée du public, était fort appréciée par beaucoup d'interlocuteurs, moins moindres. Avec le général de Gaulle était à qui rivaliserait d'exactitude et de précision sur les événements, j'y jouaient les hommes, leurs mariages, leurs amitiés et leurs haines. Autres dialogues avec André au cours des années où les deux hommes ont ensemble à Paris, ils se rencontraient chaque semaine, notamment au déjeuner, dans un des restaurants qu'appréciait tant l'écrivain, et c'est là qu'ils échangeaient réflexions sur la vie humaine et sur les aléas invi-

tant les hauts caractères à mettre leur griffe sur l'événement.

Entre André et Christian pourtant une différence ; si tous deux sont sensibles à l'esprit épique, le premier est le plus touché par le lyrisme. Autre différence entre Christian Fouchet et Georges Pompidou ; également passionnés de littérature française, le second en écoute les vibrations secrètes ; le premier y cherche l'héroïsme. Fouchet ne goûte guère la peinture moderne ; les œuvres ornant sa demeure datent, au plus, du XIX^e siècle. Inusitée par son ampleur, la culture de cet homme d'État a pu passer pour démodée. Peut-être est-ce une des raisons qui la firent méconnaître par l'opinion ; bien à tort, car Christian Fouchet, modeste face à la modernité, écoutait et retenait les avis qu'il sollicitait d'interlocuteurs plus sensibles que lui au contemporain. Il n'est pas impossible pourtant qu'un excès de classicisme l'ait gêné. Son intention politique ne fut nullement conservatrice ; mais il ne se défia pas d'un style donnant à penser que l'homme d'État parlait de l'avenir en regardant le passé.

Ses amis savent combien il pouvait faire d'effort sur lui-même et qu'il y réussit dans ses tâches politiques. Il va de soi qu'en 1940, il n'accepta pas la défaite et fut un des premiers à se rallier au général de Gaulle. En ce cas, le passé était effectivement garant de l'avenir. Pendant cette période, Fouchet fut sans doute le mieux à son affaire ; il ne douta jamais que les événements justifieraient son choix. Remarquons en passant qu'il put briller et brilla dans la diplomatie ; il eût pu aussi bien le faire au barreau. S'il ne pensa jamais à être professeur, il eût pourtant pu en être des meilleurs. De même eût-il été entraîneur d'hommes dans un autre métier avec lequel son entourage parental le rendait familier : celui des armes.

Les caprices ou les raisons du destin l'appelèrent à jouer un rôle dans des affaires où il fit preuve des qualités qu'il eût pu déployer en d'autres. A lui revint la charge de représenter le général de Gaulle auprès du gouvernement polonais de Lublin, mission difficile et subtile s'il

* Directeur de l'Institut d'études du développement économique et social (Université de Paris).

en fut, puisqu'en principe le chef de la France Libre ne partageait pas les vues de Staline sur le destin de la Pologne. Une autre occasion est ensuite donnée à Fouchet d'être mêlé à des reculs de l'Occident dont les gloires passées lui tenaient tant à cœur : consul général à Calcutta — poste équivalent presque, aux derniers jours de l'Empire des Indes, à celui d'ambassadeur. Il assiste aux drames sanglants de la « partition ». Aux pires heures, il lui faut enjambrer les cadavres à sa porte. Peut-être convient-il d'attribuer aux impressions très vives que dut subir cet homme sensible, l'écriture d'un roman inédit dont le titre évoque misère et malheur : « le Bal des lépreux ». Cette sensibilité pourtant n'affecte pas son jugement ; ayant à recevoir Hô Chi Minh, il le fait avec tous les honneurs. Ses entretiens et ses réflexions le conduisent aussitôt à préférer pour l'Indochine une politique différente de celle choisie à Paris. Dieu sait pourtant — ou plutôt, justement — combien il partage déjà l'opinion du général de Lattre : entre le Mékong et le Nil il n'y a rien dont l'Europe puisse faire une ligne de défense.

On comprend de la sorte que Christian Fouchet ait tout quitté pour se remettre au service du général de Gaulle quand ce dernier lance un nouvel appel. Il renonce, sur l'heure, à un avenir assuré pour s'engager dans la réforme de l'État. On comprend aussi que, par la suite, il ait compris l'importance et la nécessité du revirement accompli par Pierre Mendès France. Deux occasions qui lui permettent de faire valoir des qualités bien différentes.

Responsable de la région parisienne pour le R.P.F., il est un organisateur et un animateur convaincant. Il mobilise des quartiers populaires de Paris ; ceux d'un artisanat ayant longtemps soutenu la réputation révolutionnaire ou jacobine de la cité. Il va représenter au Parlement un arrondissement où s'étaient recrutés tant de républicains ardents.

Au moment où le désastre de Dien-Bien-Phu rend inévitable une révision déchirante de la politique indochinoise, non seulement il voit là l'occasion de faire œuvre utile mais encore est-il prêt à en tirer toutes les conséquences en ce qui concerne l'Afrique du Nord. Ce fut une des chances de Pierre Mendès France de pouvoir compter Christian Fouchet parmi ses ministres,

et pour quel ministère ! Celui des Affaires marocaines et tunisiennes. Les deux hommes ayant besoin l'un de l'autre, Christian Fouchet en profite pour modérer les termes du fameux discours de Carthage. Un incident assez rare dans l'histoire de la République le démontre : un Conseil des ministres est interrompu pour permettre au président du Conseil et à son ministre d'accorder leurs vues. Il est donc inexact de dire que Christian Fouchet n'ait été que le spectateur passif et surpris de la visite rendue par le chef du gouvernement français au Bey de Tunis. Tout en avait été réglé d'avance. Au cours des négociations qui suivirent, Christian Fouchet tire le plus rigoureux parti d'une marge étroite de manœuvre : préserver la réputation civilisatrice de la France au cours de combats colonialistes dont l'avenir allait prouver qu'ils étaient perdus d'avance. Dans l'histoire française de la décolonisation, il n'est guère de si bel exemple d'un accord raisonnable et honorable ayant eu pour condition préalable que l'adversaire, dont il faut se faire un ami, remette ses armes avant que des négociations se poursuivent sur le seul terrain du droit. Toutes les armes furent-elles livrées ? Qu'il y en eût et que les combats aient cessé a du moins valeur symbolique. L'importance d'un tel événement justifie que le ministre gaulliste chargé de ces affaires ait été le seul à rester au gouvernement au moment où s'ouvre au Parlement l'ultime délibération sur l'armée européenne. Si, en cette occasion, l'armée nationale avait perdu son identité, Fouchet n'eût certes pas abandonné une conviction aussi chère à son cœur que défendue comme primordiale par le Général. Du seul fait de sa présence il témoigne, non sans risque politique, que les intentions du président sont en accord sur ce point avec celles du général de Gaulle.

Surviennent les événements de 1958, période douloureuse pour Fouchet : le chef auquel il a voué sa vie reconquiert le pouvoir et y ramène ses amis, sauf un des plus fidèles d'entre eux ayant à traverser alors des jours de déréliction. Mais le général de Gaulle sait aussi dans quel sens s'oriente l'inévitable. Il doit son compagnon, le nomme ambassadeur au Danemark, donc près de Paris, le consulte et lui accorde sa confiance au moment de

proposer aux Européens un accord qui eût pu être décisif pour la construction de l'Europe. Sur ce point, Fouchet aura mesuré mieux que le chef qu'il vénère la portée d'impératifs économiques. On sait aujourd'hui comment et pourquoi cette importante tentative pour construire l'Europe n'eut pas les suites escomptées.

Tout autant Christian Fouchet est-il désigné par son passé, quand d'autres se dérobent, pour assurer l'exécution des accords d'Evian et terminer à Rocher-Noir l'histoire de l'Algérie française. Que de drames ! La paix est compromise par des militaires français ; la justice française doit traiter les mutins du jour à même mesure qu'elle avait traité les révolutionnaires de la veille. Un épisode des plus douloureux est celui où le sang français est versé rue d'Isly ; le souvenir en hantera durablement le dernier dépositaire du pouvoir de la République en Algérie. Celui-ci n'en multiplie que plus d'efforts pour accorder la nouvelle politique française avec les futurs maîtres de l'Algérie : leur éphémère d'espoir au milieu d'événements tragiques.

Ceux qui connaissent mal Christian Fouchet s'étonneront qu'ensuite le général de Gaulle en ait fait un ministre de l'Éducation nationale. Pourtant fut-ce bien juger que d'avoir choisi là un homme d'État qui, de lui-même, se fût mieux vu, ainsi que l'opinion, ministre des Armées. Est venu le moment où les étudiants commencent de se mettre en colère. Cela s'explique : vingt ans ont passé depuis l'essor démographique de l'après-guerre ; à la jeunesse aux effectifs grandissants n'est plus offert un enseignement à sa mesure. La tâche est lourde quand il faut tout faire à la fois : construire des locaux, recruter des maîtres, réformer les programmes. La vieille maison de la rue de Grenelle connaît alors une activité intense ; la vieille machine qu'on croyait arrêtée se remet en marche. Ceux qui connaissent bien Fouchet ne s'étonnent pas qu'un courant de sympathie s'établisse aussitôt entre les « mandarins » de l'université d'hier et le ministre cherchant pourtant à fonder autrement celle de demain. Les réunions de commissions ne sont pas celles d'adversaires ; d'emblée distants, les interlocuteurs deviennent vite amis. De fâcheuses circonstances ont alors voulu que le mouvement de réforme fût brusquement arrêté en 1967.

Ce brusque coup de frein, après cette rapide remise en marche, ne laissait augurer rien de favorable et Fouchet savait bien quel risque il courait en acceptant de passer de la rue de Grenelle à la place Beauvau. Il mesure le pour et le contre et les arguments contre l'emporteront sans un constant besoin d'un

des premiers gaullistes de demeurer jusqu'au bout au service du Général. Pendant quelques semaines, à l'Intérieur, se prolonge l'illusion que l'heure ne sera pas celle d'affrontements, mais plutôt celle d'une mise en place de la réforme municipale. Pourtant le prévisible se réalise : les tumultes de 1968.

Que de souvenirs historiques ces grands moments évoquent dans l'esprit d'un homme dont la mémoire est si remplie par le passé ! Une préoccupation majeure domine pourtant son action : qu'aucun sang français ne soit versé par des Français. Projet qu'on eût pu croire illusoire, promesse pourtant tenue. Il est peu d'événements, dans l'histoire de Paris, qui aient fait tant de bruit et eut de si grandes conséquences, sans pourtant avoir été sanglants.

L'Histoire obéit-elle à un déterminisme ? Ni toujours, ni complètement. Existente pourtant certaines suites d'événements, dont les enchaînements sont tels qu'on peut les tenir à la fois pour prévisibles et inévitables. Ce fut au moins le cas pour la période s'étendant de 58 à 68. Après les morts et les ruines de la Seconde Guerre, l'échec de la colonisation occidentale est celui d'une manière de concevoir et de mettre en œuvre la « civilisation ». Il n'était donc pas malaisé de prédire que les affaires d'Algérie impliquaient une remise en cause de certitudes culturelles dont, tôt ou tard, s'imposerait la révision dans les hauts lieux où s'élaborent et se transmettent les savoirs. Aussi bien que le général de Gaulle ou André Malraux, Christian Fouchet était sensible à de telles réflexions. Mais la distance est grande entre savoir et pouvoir. De ces trois hommes, le grand homme historique, le ministre auquel il portait une confiante amitié et le poète, ce dernier était peut-être le moins modeste devant l'Histoire, sa puissance et ses secrets. Tous trois avaient au moins ceci de commun de penser comme Thomas d'Aquin : quand les leçons des événements sont en conflit avec celles de la conscience, les secondes sont les seules bonnes.

C'est par un témoignage de cette valeur morale qu'il convient sans doute d'achever cette esquisse. Quand est présentée au Parlement la loi réorientant l'enseignement supérieur, l'ancien ministre la juge néfaste. Ses amis — et non des moindres — ont beau l'aviser qu'il compromet son avenir politique en ne se ralliant pas à l'unanimité des autres députés, il n'y accorde pas son vote. Seul de son cas, il terminera sa vie en solitaire. Mais solitude la plus riche, en présence, quand elle a pour compagne la plus fidèle intégrité. ■